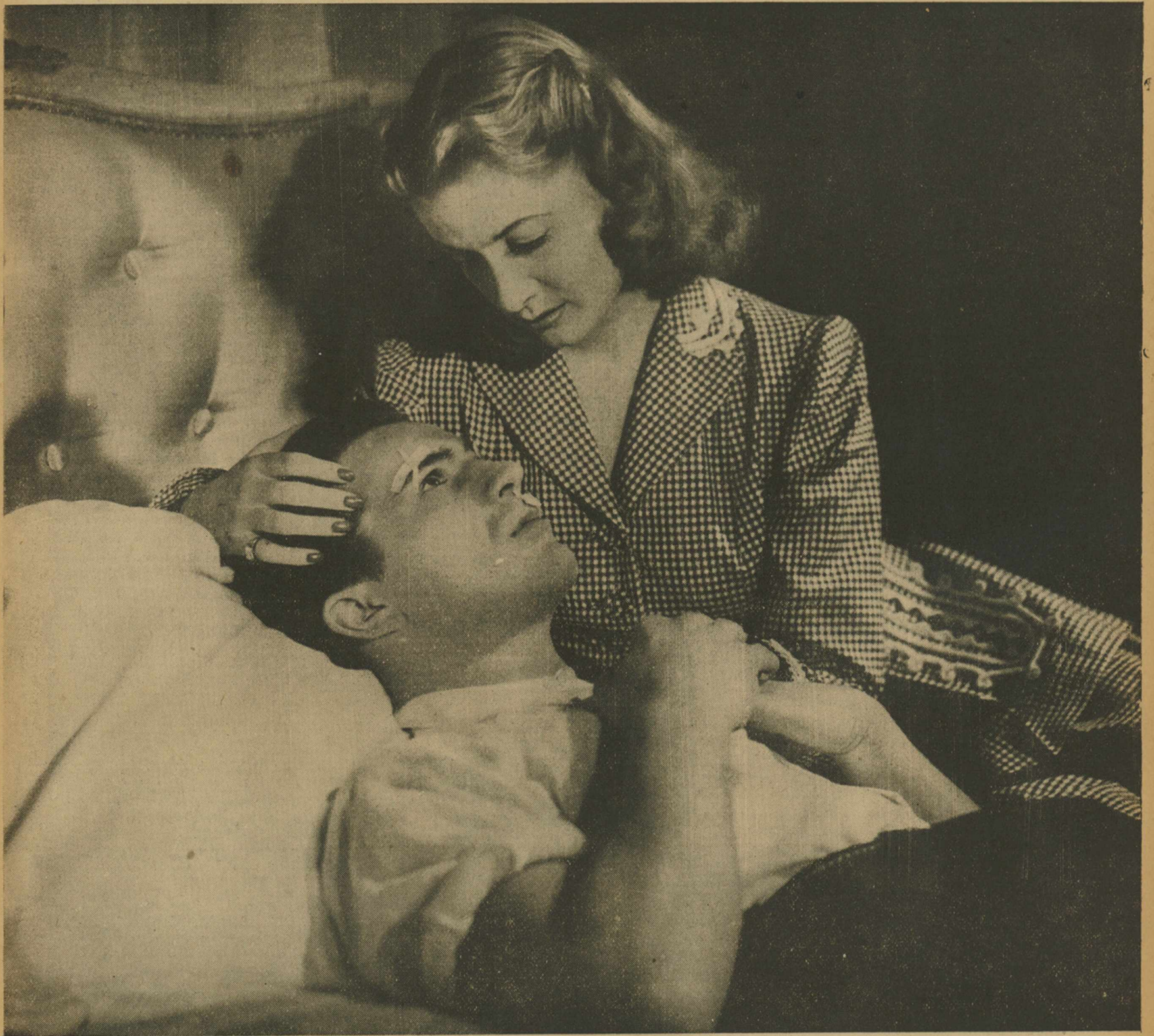


J. Quatré

LA REVUE DE L'ÉCRAN

15^{ème} Année
TOUS LES
JEUDIS

N° 553 B
10 Décembre 1947
2 frs 50



Être réconforté par Blanchette BRUNOY, cela ne vaut-il pas les quelques éraflures récoltées par Jimmy GAILLARD, au cours du " **GRAND COMBAT** " ?

MARIANNOFF



C'est l'adorable Ise Werner qui nous peint les enthousiasmes et les angoisses de la jeune Marianne. Qui l'a vu dans *Madoiselle* et dans *Jenny Lind* saura-t-il résister au désir de la revoir dans son rôle d'Eveïl ?

ILLUSION

Plus mélancolique est le dénouement d'*Illusion*, qui, à l'inverse d'Eveïl, nous narre la naissance de l'amour chez un homme qui avait juré d'y rester insensible. Une belle actrice en vacances, à la faveur d'une méprise, s'installe dans l'existence de ce jeune étudiant, et gage, en lui donnant l'illusion du bonheur conjugal, de lui faire renier son serment. Tous deux se prennent à ce jeu aimable et dangereux, et un mariage est décidé lorsqu'un brillant contrat apporte à l'artiste le plus beau rôle de sa carrière...

Dans la capitale, Marianne s'installe à la pension Meyer, au milieu d'une joyeuse bande d'artistes et de bohèmes (Eveïl).

Chéssons : Les deux jeunes châtains se visitent longuement, se donnent sans grand peine la dangereuse illusion...

... Et c'est un beau rôle, aussi, pour Brigitte Hornrey, dont on a apprécié la beauté si particulière et le talent original dans *Tempête sur le Mont-Blanc*, *Les Mains libres*, *Une Femme comme Toi*. C'est encore pour Victor Tourjansky, un des plus grands réalisateurs du cinéma européen, l'occasion de mettre à son actif une nouvelle œuvre charmante, passionnée et un peu triste, qui trouvera un écho attendu en tous les coeurs sensibles.

M.



Le professeur ira rechercher dans la solitude le veal qui lui permettra d'y voir clair. Et le dévouement apportera au problème la seule solution que l'on pouvait souhaiter.

GINNA MANNÉS

A peine la Presse nous avait-elle fait savoir la métamorphose de Gina Mannés on découvrit qu'elle répandait la nouvelle du grave accident qui a marqué, au Cirque Métrano, l'entrée dans la cage aux lions de l'étonnante vedette de *Coeur Fidèle*, de Thérèse Raquin, de *Napoléon*.

Malgré la gravité tragique des événements qui nous entoureront, aucun de ceux qui ont vu Gina Mannés — en chair et en os ou sur l'écran — n'a manqué d'être ému par la nouvelle de cet accident. Quant à ceux qui connaissent Gina Mannés autrement que pour l'avoir applaudie, ceux qui l'ont approchée, ceux qui ont suivi le développement de sa carrière, c'est non seulement de l'émotion qu'ils ont éprouvée, c'est aussi de la colère et une méfiance redoublée contre le destin qui s'acharne avec tant de constance sur elle.

Gina Mannés ! La première fois que ce nom pénétra vraiment dans la foule comme celui d'une vedette, ce fut lors de la projection de *Coeur Fidèle*. Dans ce film, elle nous apparut en brave fille du peuple traditionnellement traitée entre deux hommes, l'honnête travailleur et le mauvais garçon. L'histoire était toute simple, mais elle avait été fort heureusement renouvelée par l'habileté du scénariste qui l'avait située dans des cadres encore peu utilisés au cinéma : guais de port et fête foraine notamment, et surtout par l'intel-



Gina Mannés

ligente audace du réalisateur, Jean Epstein. Jouant ingénieusement des ressorts que l'appareil de prise de vues mettait à sa disposition, il avait composé des images dont la virtuosité surprit. En face de ces tableaux, sifflets et applaudissements se heurtèrent, applatissements venant de ceux qui avaient plus ou moins nettement conscience d'assister à la naissance d'un

RENÉ JEANNE

nouveau moyen d'expression purement cinématographique, sifflets de ceux que la nouveauté surprind en quelque domaine qu'elle se manifeste, qu'elle ne plus pouvoir se passer de ce qu'ils ont sifflé une fois qu'ils s'y sont habitués. Du bruit fait autour de *Coeur Fidèle*, les trois interprètes du film profitèrent naturellement et plus encore que Van Daele — dont le destin devint si cruellement ressembler au sien — et que Léon Mahlof, Gina Mannés se trouva bénéficier de l'aventure, portée qu'elle fut d'un seul coup au premier rang des vedettes de l'écran français.

Cette faveur, Gina Mannés la méritait hardement : et tout d'abord parce que, à cette époque où les qualités physiques l'écartaient une place essentielle dans la carrière des artistes de l'écran, elle possédait un physique qui lui créait une véritable personnalité : deux grands yeux clairs aux nuances infiniment changeantes et d'une photogénie indiscutable sous des paupières légèrement bridées, un visage qui, du beau front favorable aux jeux de la lumière, s'éclaircissait autour de pommettes un peu saillantes et par des mâchoires solides, s'agrandissait soudain en un menton de félin que surmontaient des lèvres qui savaient leur à leur attirer ou provoquer. Ce visage pouvait être celui de ce que le jargon cinématographique nomme la « vamp ». Mais il pouvait aussi bien être celui d'une victime, car il y avait en Gina Mannés une sensibilité qui, dès la première heure, s'éclaircissait dans *Coeur Fidèle*.

Et, au service de ce physique et de cette sensibilité, une intelligence et une volonté. Aussi généralement douée par la Nature,



Gina Mannés avec Harry Baur, dans *La Tête d'un Homme*, où elle eût son dernier grand rôle.

Gina Mannés pouvait tenir une place de tout premier plan dans le Cinéma français : l'unanimité de la Critique la lui prouverait. Malheureusement, le manque d'organisation vint infliger un cruel démenti à cette prédiction et cela d'autant plus facilement que, comme la grande majorité de ceux qui ont du caractère, Gina Mannés avait mauvais caractère : faire des démarches, aller attendre à la porte d'un producteur, se montrer là où elle aurait pu rencontrer ceux de qui elle dépendait, lui était odieux. Montmartre, elle n'était à son aise que sur les pentes du Sacré-Coeur ou sur les bords de la Marne auxquels, comme tant d'autres, elle allait demander de satisfaire son goût de la Nature et son besoin de liberté.

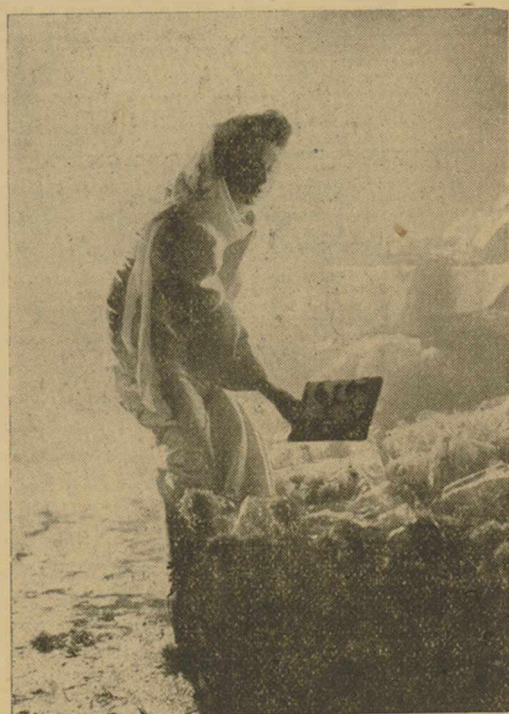
Et les mois passaient. De temps à autre apparaissait sur les écrans un film qui confirmait son talent et précisait les regrets que l'on éprouvait de ne pas l'applaudir plus souvent, regrets particulièrement vifs quand le film où s'affirmait sa personnalité était le *Napoléon* d'Abel Gance ou la *Thérèse Raquin* de Jacques Feyder.

N'étant pas une engagée, en effet, que l'ardente Gina Mannés put être sans invraisemblance la nonchalante esclave qui faisait rêver le jeune général en chef de l'Armée d'Italie et l'arrachait à ses cartes et qu'elle avait été la souriante Joséphine, son charme et sa coquetterie parmi tous les raffinements du luxe, elle devint, sans effort apparent, la trouble Thérèse Raquin, combinant dans son sombre entressol de loute petite bourgeoisie et derrière le voile de ses paupières mystérieusement demicloses le crime qui lui permettait — du moins le croit-elle ! — d'être heureuse !

LE RÊVE

terze promise
du Cinéma...

Lorsque Marcel L'Herbier termina *La Nuit Fantastique*, il voulait mettre « en exergue » cette pensée classique : « Si nous faisons toutes les nuits le même rêve, que deviendrait la réalité ? ». Il y renonça plus tard, mais, dans le même esprit, fit à la radio une « explication de son film ». Tout ceci n'était pas inutile, non pas qu'il s'agisse d'une œuvre hermétique, ou ardue, mais *La Nuit Fantastique* est imprévue dans le milieu d'habitudes où nous vivons. En la concevant, le metteur en scène a nettement fait œuvre de novateur parce qu'il a cherché non seulement des moyens d'expression qui ne puissent appartenir qu'au cinéma, mais encore un sujet, un terrain que personne autre, qu'aucun autre art ne pouvait utiliser. Il a choisi le rêve. Certes, le théâtre a bien souvent voulu traduire le rêve, mais il n'a jamais pu y parvenir. Tout au plus a-t-il pu réaliser certaines transpositions intellectuelles ou décoratives flatteuses à l'œil ou à l'esprit, mais il lui était impossible d'arriver à un tel dépouillement, à cette sorte de logique illogique du rêve. Le rêve est une chose assez complexe et il ne peut en quelques lignes être question de traiter un sujet auquel philosophes, romanciers ou fantaisistes ont consacré déjà bien des vo-



En haut : Qu'aurait dit Freud de cette chambre de jeune fille née d'un songe ?

Ci-dessus : Micheline Presle est-elle une créature imaginaire ? un personnage réel ? — Comme vous voudrez, aurait dit Pindello.

Ci-contre : Fernand Gravey commence à se demander ce que devient la loi de la pesanteur dans l'univers du rêve....



lames. Il ne peut être question d'expliquer le rêve, il ne s'agit en somme que de le subir. Chacun de nous a pu déjà subir un rêve, se réveiller déçu de changer de monde et sans attendre la pleine conscience, se replonger dans le sommeil pour « continuer son rêve »... Il peut même assurer que l'on y parvient. On imagine assez bien cette recherche poussée plus loin, durant des nuits entières, retrouvées au cours de sommeils pris au hasard des journées. A ce moment-là que devient donc la réalité ? On en arriverait même à dire : Mais après tout, où est-elle cette réalité ? C'est en somme là l'idée maîtresse de Louis Chavance et Marcel L'Herbier, c'est cela qu'ils poursuivent dans tout leur film comme Gravey poursuit l'image blanche de Micheline Presle. Tout ceci se tient dans ce monde curieux du songe, monde de féerie, d'arbitraire et de chutes verticales vers le réel. En quelque sorte, le film parvient à évoquer pour chacun quelque chose de différent. Certains n'y verront même qu'une histoire d'amour un peu fantaisiste et mouvementée sans autre... c'est que chacun rêve au niveau de son oreiller. Il n'en reste pas moins que cette recherche d'un sens, d'une idée particulière est chose assez inusitée pour mériter qu'on l'explique auparavant. Par contre ce que L'Herbier n'a pas dit — il lui aurait, en effet, été difficile de le faire — c'est que le spectateur doit aller jusqu'au bout de cette préparation. Il y a une certaine manière de voir ce film. Il ne s'agit même pas d'une question de qualité, il n'y a là qu'une classification. Il en est de même pour les livres d'ailleurs. On peut lire tel ouvrage de valeur, debout dans le tram entre deux épaules, tel autre supporter le chemin de fer alors qu'un autre volume ne peut être apprécié que chez soi, le soir, avec un certain éclairage et une certaine tiédeur...

(Suite page 10).

Je vais vous raconter

ANNETTE ET LA DAME BILONIDIE

Moi, je n'étais pas dans le coup, heureusement du reste, assez d'autres y étaient, mais j'ai su toute l'histoire par ma petite amie Gigi qui est une intime d'Annette. Il y avait bien longtemps qu'Annette leur en mettait « plein la vue » à Gigi et à Marie-Louise, en leur parlant de ses amours avec le grand avocat Maurice Cammage. En réalité, nous avons su plus tard que le jeune homme l'ayant rencontré sans la connaître, avait dit à un camarade : « Voilà une gamine qui fera une femme superbe ». Il n'en a pas fallu plus pour que la future femme superbe fasse des scènes de jalousie à la blonde Américaine, aimée de l'avocat. Tout cela resta longtemps dans les innocentes insolences jusqu'au jour où Annette, voulant une manifestation plus décisive, s'introduisit dans la chambre d'hôtel de l'Américaine. Là, elle casse tout ! Au cours de cette massacrante séance, elle lacère notamment un manteau de vison, tout simplement.

Vous pensez que le scandale qui suivit ne fut pas une petite histoire, ma petite amie Gigi en fit une maladie et ne voulut plus fréquenter Annette craignant d'être accusée de complicité... Quant à Annette, personne ne la soupçonna, à sa grande vexation.

C'est à ce moment qu'arriva Bernard. Eh oui, ce n'est qu'à ce moment que Bernard entra dans la vie d'Annette. Il ar-

rivait, tout provincial de son Montpellier natal, il devint familier de la maison et tomba amoureux de la gamine, ce qui était exactement ce qu'espéraient les familles respectives — Bernard est un jeune homme sage. Un hasard lui ayant fait rencontrer Annette à l'hôtel le jour du drame, il comprend ; il se sent complice. Elle, pendant ce temps, fait de l'exaltation à haute dose et raconte à son nouveau confident une histoire invraisemblable où Maurice joue le rôle d'un vieil amant ombrageux, l'Américaine prend également figure aussi étonnante que fantaisiste... tant et si bien que ce pauvre Bernard, ahuri, grisé, ne sachant plus où il en est, se met en devoir d'arranger les choses... ce fut du joli !

Pendant ce temps, Annette part et se constitue prisonnière. Personne ne la prend au sérieux, évidemment, elle donne des précisions, elle demande un avocat, elle choisit Maurice et voilà notre « cher maître » mêlé directement à une affaire dont jusqu'ici il a fait les frais absolument sans le savoir.

Ce grand drame tourna court, Annette fut semoncée par son grand amour, semoncée par sa mère, punie par son père et consignée dans sa chambre. Normalement tout devait se terminer là, un peu piteusement... Ne parlons pas de Bernard le redresseur de torts qui se saoula très proprement chez l'Américaine et joua les Don Juan ce qui



BERNARD
(Georges Rollin)

ne l'a pas empêché d'aller trouver Maurice pour « lui demander raison ». Mais Bernard reste un bien brave garçon, seulement que voulez-vous, c'est toujours dangereux le débainement d'un jeune homme trop sage. Toujours est-il que ce brave Bernard commença petit à petit, dans les vapeurs de son ivresse, à y voir un peu plus clair au sujet d'Annette.

Mais non ! mais non ! ce n'est pas fini ! Il ne l'a pas épousée, tout au moins pas à ce moment-là, il y eut le suicide, Annette s'échappa de chez elle, retourna chez l'avocat, lui fit une grande scène de passion, après quoi, ostensiblement, elle s'en alla se jeter à l'eau. Situation assez désagréable pour l'avocat ! Il plonge, il ramène la jeune fille à ses parents, le père Barnavon se met à faire de l'autorité tardive et assez inopinée. Enfin, tout se présenta de telle façon que Maurice se mit en devoir d'épouser Annette. La petite a beau être charmante, Maurice n'était pas content, mais pas content du tout... Annette pas très fière d'elle, sentant bien que ses histoires de petites filles, ses manigances d'abord innocentes finissaient par une assez vilaine chose. C'est alors... ça, j'y étais, on m'avait invité avec Gigi au grand mariage, c'est alors que prise de remords, Annette dit non au moment où la coutume veut qu'on dise oui, ce fut un beau scandale mais on n'était plus à un scandale près dans la famille... nouvelle fuite.

Moi je dis à Gigi : « tu vas voir, elle va encore faire le coup du suicide », Gigi s'affole et moi... mais, il ne s'agit ni de Gigi ni de moi, c'est vrai ! A la porte de l'église, il y avait Bernard, Bernard qui aimait bien Annette, qui était redevenu un jeune homme sage.

Ce fut un bien beau mariage, qui combla d'aise les deux familles... et Maurice un peu tranquilisé de voir la gamine de naguère devenir femme et peut-être un peu plus raisonnable. Je dis peut-être, car je connais Annette et à la place de Maurice Cammage, je me méfierais. Gigi est bien de mon avis.



ANNETTE
(Louise Carletti)
(Photos Continental Films)

R. de LECRAN.



Le Bienfaiteur (Raimu) est très en colère contre André Fouché. Ainsi l'a voulu l'auteur, Ashelbé !

Il est de bon ton de parler de Paris avec des langueurs d'exilé, de parler des soirées d'antan, des petits bistrotts, des spectacles, tout comme si Paris, nouvelle ville d'Ys s'était engloutie dans les eaux ou volatilisée dans les nuages. Tout cela est un peu tricherie, c'est mettre au compte des événements l'éternel regret d'hier, le regret des années qui ne sont plus. C'est toujours le monsieur bien attablé qui parle avec mélancolie des diners chiches du Quartier Latin... qu'il n'a aucune envie de revoir.



Une vive satisfaction de soi, une âme sereine et une conscience pure, voilà tout ce que trahit cette photo des héros du Capitaine Fracasse, Fernand Gravey et Assia Noris.

Certes Paris a une physionomie particulière, toutes les villes du monde sont d'une façon ou d'une autre marquées par le grand événement que nous subissons tous, mais Paris ne subit pas d'éclipse, c'est toujours la curieuse grande ville qui a ses engouements, ses mœurs et ses petites histoires comme un tout petit village ! Prenez le métro à Auteuil, prenez-le à Montparnasse ou allez à Montmartre, vous entendez les mêmes conversations, les mêmes bonnes histoires circulent, les mêmes petits événements locaux passionnent chacun... Pour le moment la mode est nettement au fantôme. Faut-il y chercher un signe des temps ?... probablement beaucoup plus simplement faut-il voir là, l'influence de La Nuit Fan-

tasque qui, discuté, âprement attaqué, proné, méprisé, encensé, objet de référendum et de disputes marqua la saison d'une empreinte qui débordera sur beaucoup d'autres. Même Jean de Létra qui manie de l'irréel dans Madame et son Fantôme sur la scène du Théâtre St-Georges. Mais le fantôme du jour c'est celui ou plutôt ceux de Sylvie et le Fantôme sur la scène de l'Atelier. Là, ils s'y mettent à quatre, trois faux fantômes amoureux et un vrai qui surgissant à l'improviste se retire en s'excusant. La pièce est d'une écriture un peu facile... mais elle marche, elle marche si bien que Francine Bessy, actuelle Sylvie après Gaby Sylvia, le sera encore à l'écran sous les ordres de Grémillon... Grémillon trouvera-t-il dans cette histoire souriante la grande forme qu'il eut naguère, au temps où il tournait Gardiens de Phare ? Car les fantômes n'ont pas respecté les studios, c'est à St-Maurice Le Baron Fantôme que tourne Serge de Poligny, et Maurice Tourneur a terminé à Billancourt La Main Enchantée, qui quoique sans bons-hommes en suaire évolue dans le fantastique comme sorcière sur le mont chauve.

Peut-être Hébertot a-t-il été attiré par le spectre de Banco, lorsqu'il a décidé, lui aussi de monter Macbeth une fois de plus ? Geymond Vital sera Banco et cela lui donne bien du trac... pour le moment il est un vilain Monsieur dans La Valse de Faust qui se termina un soir d'alerte au petit bar du théâtre de l'Œuvre où A. du Dognon, l'auteur avait improvisé une réunion avec ses interprètes et quelques amis... réunion interrompue par la fin de l'alerte, survenant assez tôt pour que l'on puisse terminer la pièce... c'est là aussi une des curiosités du Paris d'aujourd'hui !

Quant à Micheline Presle, l'éthérée apparition du film de L'Herbier, sans se soucier de sa responsabilité dans ce goût du fantastique, elle est bien sur terre, au théâtre de l'Athénée dans Colinette, de Marcel Achard. On dit généralement que la pièce est médiocre mais il faut faire la queue

EN PARLANT UN PEU DE PARIS ...

quinze jours à l'avance pour avoir un fauteur ! C'est là qu'un ami m'a confié : « Berthomieu aussi vient aux fantômes... » le tuyau était faux, L'Ange de la Nuit que tourne Berthomieu au minuscule studio de la rue Forest, n'a rien d'éthéré... tout au plus aura-t-il les quarante degrés de fièvre habituels à Jean-Louis Barrault !

Au Studio de la Villette, une revenante : Mahlia la Mélisse. Mais revenante par

par
R. M. ARLAUD

rapport à l'historique du film. Il avait été interrompu, on le croyait disparu dans les limbes des productions inachevées et le voilà reparti et quel départ ! Walter Kapps est « en plein boum ». Il tourne dans un décor vertigineusement immense. Qui donc racontait que l'on tournait à l'économie... Le jardin tropical (ou indochinois) de Mahlia la Mélisse donne au contraire une impression de luxe assez réconfortante, perspectives immenses, arbres grandeur nature, allées sablees... la fête bat son plein... voici venir Jean Servais, sanglé dans un bel uniforme, il accompagne Kate de Nagy, ils viennent de terminer une scène et il remonte tout naturellement le perron de la villa comme s'il rentrait chez lui pour se reposer. Ne sait-il donc pas qu'il n'y a plus rien derrière la porte que des cables et un enchevêtrement de bois ? Est-il à ce point parti dans son rôle... non, il venait simplement serrer la main de Georges Pécelet « toubib » de grande allure... Tout s'éteint ! panne ? alerte ? Non, tout simplement la pause, on monte dans un minuscule bureau, on y parle cinéma, toutes les races se rencontrent : des vrais chinois, un chinoise qui se dit Suisse, Mahlia Kate de Nagy... ça sent la grande époque du cinéma international !

Naturellement on parle de l'aventure de

Gina Manès, c'est l'événement... dans le petit bistrot voisin du studio, des machinistes discutent : « Tu sais, le dompteur, il est pas content ! Il le dit dans les journaux ! Tiens, mets-toi à sa place, on lui tue deux tigres, il peut toujours essayer d'en retrouver maintenant, et puis les autres sont foutus pour le numéro, il faut tout recommencer, ses bêtes ne l'écoutent plus. — Qu'est-ce que tu veux, n'importe qui peut faire du cinéma, mais il ne faut pas que les amateurs entrent dans une cage de fauves. — C'est pourtant malheureux... — Si tu veux, mais comme elle est en train de se remettre cela va lui permettre de refaire du cinéma ! »

Décidément, — ceci n'a aucun rapport avec l'accident de Gina Manès — la saison s'annonce fertile. Pour le cinéma s'entend car le théâtre semble d'une médiocrité assez générale si l'on en excepte Le bout de la route, de Giono, qui atteint tout tranquillement la 500^e dans la minuscule salle des Noctambules. Le théâtre a voulu faire une part très large aux jeunes, aux trop jeunes, contagion sans doute du cinéma, il en résulte une impression de flottement général et d'amateurisme, sans contrepartie, car parmi tant de découvertes on n'en voit guère qu'une seule qui promette quelque chose : Jacqueline Gautier. Elle démarra d'un seul coup en reprenant le rôle d'Adé sur la scène, dans Histoire de Rire, de Salacrou, le cinéma s'en empara très vite, elle est un des meilleurs arguments de défense de Signé Illisible et de Frédérica, — avec Trénet, Suzet Mais et Poesco — qui vient de commencer sa carrière dans une salle des Champs-Élysées. Ceux qui ont vu des projections de Huit hommes dans un château, disent que ce sera un gros point pour cette jeune première toute en finesse et en fantaisie. Pour l'instant, elle défend au théâtre Antoine, un laborieux vaudeville qui n'a pour sa défense qu'elle et un joli titre : Son voile qui volait. Guisol était son partenaire mais il n'a pas tardé à abandonner le rôle à Jamin. Jacqueline Gautier est encore toute surprise



Qui est-ce ? Mais Line Noro, presque méconnaissable dans son inquiétante composition de la femme de l'aubergiste dans Le Comte de Monte-Cristo.



Yvette Chauviré, que l'on remarqua dans La Mort du Cygne — encore qu'elle y fut quelque peu éclipsée par Mia Slavenska — danse également pour la caméra, dans Symphonie en Blanc.

de ce qui lui arrive, un peu ébloui, un peu apeurée, on la réveille au petit jour (vers neuf heures du matin) pour lui proposer des contrats, elle va, disent les augures, « prendre la place de Danielle Darrieux »... car c'est bien vrai, la place est à prendre, Danielle Darrieux ne tournera pas cet hiver et peut être jamais plus, elle entre toute fraîche dans notre musée des souvenirs, n'est-ce pas mieux ainsi ? » C'est moi qui remplace Danielle Darrieux dans Au Bonheur des Dames, annonce Michel Simon ! Peut-être exagère-t-il un peu, mais il a raison dans un sens, c'est lui qui la remplacera sur l'affiche, cela fut décidé lorsque l'on dû renoncer, pour l'instant, à tourner Val d'Enfer dont les extérieurs étaient situés dans les calanques de Cassis.

Toutes ces petites histoires là, on les apprend aux présentations corporatives, on y potine beaucoup ! C'est là que l'on vous raconte la dernière mésaventure du Capitaine Fracasse : le premier épisode du film interrompu par la maladie d'Assia Noris, qui dut retourner précipitamment se reposer à Rome. Quand il fut avéré qu'il lui serait impossible de rentrer à Paris pour le moment, on décida de lui faire tourner sur place, en Italie, les quelques gros plans qui restaient encore, tandis que Gravey donnerait la réplique à Paris, avec une « doublure », de dos... mais voilà ! M. Gravey qui s'était dignement retiré en ses terres de Jougé les Tours, comme un moyen-nageux chevalier, émit pour terminer le film des prétentions... « fracassantes », dignes des plus beaux souvenirs de Eric Von Stroheim, de coûteuse mémoire. Comme il faut bien que film se termine, on céda, et l'on tourne en ce moment les derniers mètres, tout au moins les derniers mètres de la première partie... Je disais donc que c'était aux présentations corporatives que l'on apprend les « dernières meilleures » de la profession entre un brin de marché sombre et quelques prophéties politiques. On présente beaucoup ces temps-ci, ce fut d'abord Cap au Large où la fluviale barbe haut perchée de Paulin accueillait les arrivants, puis le dernier film de Raimu, Le Bienfaiteur, présentation après laquelle on se passait comme si c'était un grand secret les premières photos de travail du Comte de Monte-Cristo — encore deux épisodes ! ça aussi c'est une mode — il paraît que la révélation de cette nième version serait... mais non, pas P. Richard-Willm : Louis Salou. On ne peut plus dire qu'il s'agisse d'un jeune puisque voici quelque douze ans qu'il quitta son guichet de poste où il écrivait des vers, au dos des formules télégraphiques, pour le Théâtre des Arts où Pitoëff lui confiait du premier coup un rôle important dans Les Criminels. Depuis cette époque, le public du théâtre a appris à le connaître, mais ces réputations ne « passent » que peu au cinéma. Salou en fait pourtant, on remarque parfois ses com-

positions dignes, glacées, marquées d'une classe certaine, mais il paraît que dans Monte-Cristo... enfin on verra bien !

A propos de présentations, une des plus marquantes fut celle de Symphonie en blanc, un grand déjeuner de presse la précédait, l'atmosphère était à la surexcitation, il faut dire que c'était le jour d'un des événements marquants dont notre fin d'année semble assez riche. Ce qui n'empêcha pas le gros succès d'intérêt, de snobisme et de mondanités de ce long documentaire qui, avec quelques redites qu'un ciseau heureux émondera probablement, fait un cours de danse complet, remontant aux temps antiques, expliquant l'histoire des pas, le raccourcissement du tutu, le détail



Louis Salou sera-t-il la grande révélation du nouveau Comte de Monte-Cristo ?

de la technique et enfin quelques grandes démonstrations où s'illustrent (c'est bien le cas de le dire) les noms les plus marquants de l'Opéra. On put s'étonner que cette première n'ait pas prétexté un grand gala à l'Opéra, mais M. Rouché était d'un autre avis; tant mieux pour le cinéma des Champs-Élysées et le spectacle selon la formule « Art-Science-Voyage ». Ce qui n'empêche pas les gens des premières de raconter, pourquoi et comment et ce qu'a dit M. Rouché, mais si l'on se met à colporter les bobards, où irons-nous !

Quant à la première des premières, la grande, celle dont on parle, elle se passa au cours de cette semaine à... Angoulême. Toutes les vedettes de Pontcarral, les principaux techniciens, les journalistes prirent le train... c'est une des distractions du métier... je n'en puis rien dire, j'ai raté le train; Roger Régent, qui dorénavant tiendra à la Revue de l'Ecran rubrique parisienne en parlera plus longuement.

En sortant des présentations, on va au café, il n'y a rien de changé, on a un mal

fou à trouver une place, on est tout ébloui car si les rues sont hermétiquement sombres, les salles sont délirantes de lumières et de musique : au Triomphe on voit Jacques Houssin avec un petit air tout triste en train de manger des glaces, entre deux jolies filles, en attendant que sorte Le Mistral; au Fouquet's, Gabriel Rosca tient ses assises au bar, et dans un petit bistrot tranquille, dont je ne dévoilerai pas le nom, Jeff Musso boit des grogs. Il arrive de La Ciotat, il s'est enrhumé en débarquant à Paris, il s'emmitouffe jusqu'au nez et à travers ses écharpes, vous parle de Goya; ce film devient pour lui, une véritable profession de foi, il espère le commencer au printemps...

... et puis l'on rentre chez soi, en se heurtant contre des gens parce que l'on a pas encore pris l'habitude de voir avec des yeux de chats et avec une déformation professionnelle, le scénariste qui vous accompagne, vous déclare en grand secret : « Hein ! quel film formidable on fera plus tard, quand on aura perdu cette nuit, qu'on en parlera peut-être avec un peu de regret... eh oui, puisque l'on aura encore un peu vieilli, cela pourrait s'appeler La Nuit sur Paris !... ». Dernière étape, les cafés sont fermés, on se retrouve chez le pharmacien de la Place Blanche, il vend d'excellentes bouchées au chocolat, on s'y bouscule, on y fait la queue, les malades doivent attendre dehors. Les chansonniers déclarent que Des Vallières n'est pas gentil pour eux et la « doublure » de Dandy annonce les yeux brillants : « Vous savez, je vais probablement remplacer Dandy dans la nouvelle revue des « Folies »... il a reçu son plafond sur la tête cette nuit !... » le plus drôle, c'est que c'est vrai, mais tout le monde trouve ça « marrant » on est comique ou on ne l'est pas !

R. M. ARLAUD.

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeur - Propriétaire : A. de MASINI.
Rédacteur en chef : Charles FORD
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD
Secrétaire Rédaction GEF GILLAND

Abonnements France :
1 an : 85 frs.; 6 mois : 45 frs.

Suisse:
Charles DUCARRE, Kursaal 25, Montreux :
1 an : 10 frs suisses; 6 mois : 6 frs ;

Etranger U. P. :
1 an : 120 frs, 6 mois : 75 frs.

Autres pays :
1 an : 160 frs, 6 mois : 85 frs.

(Chèques Postaux : A. de MASINI,
C. G. 466-62 - Marseille

LA CRITIQUE

DERNIER ATOUT.

Il ne manque pas grand' chose à *Dernier Atout* pour être un film excellent. Il manque ce je ne sais quoi qui est la marque imperceptible des grands bonshommes du cinéma. Pourtant, le film est bon et extrêmement divertissant dans sa forme actuelle. L'action qui traîne un peu au début, se déroule ensuite à un rythme que l'on appellerait volontiers américain. N'était le bavardage excessif des personnages, on se serait cru revenu aux heureux temps de notre jeunesse, à Eddie Polo ou Harry Piel ! Le scénariste a réuni tous les éléments qui peuvent nous être agréables : course-poursuite d'autos sans gazogène, vie de palace, séquestration de policiers, luttés dans un tunnel, épisodes comiques avec mystifications mutuelles, règlement de comptes de la pègre internationale, etc.

Je ne ferai pas à nos lecteurs l'injure de leur raconter par le détail le scénario de *Dernier Atout*, car tout le monde a certainement lu l'article paru il y a quinze jours, mais il convient de souligner que le

milleur en scène Jacques Becker a su regarder avec profit les films américains. Sa réalisation est adroite, sobre et assez dynamique, dommage pourtant qu'il ait cru devoir situer sa ville exotique au... square Albert I^{er} de Nice, vu et revu mille fois à toutes les sauces. La distribution est excellente dans l'ensemble, mais je reprocherai toutefois à Georges Rollin d'imiter inutilement René Lefèvre. Il n'en est pas moins sympathique, au contraire ! Raymond Rouleau est d'une grande aisance et force, lui aussi, la sympathie. On ne peut en dire autant de Mireille Balin. Combien on regrette que Pierre Renoir ne soit pas plus souvent dans le champ. Son Rudy Score est une création pleine de force brutale, dans la meilleure note de cet excellent acteur. Jean Debucourt fait plusieurs apparitions toujours remarquées. Noël Roquevert s'est composé une tête à la Robert Vigan ; il est assez faible, mais une de ses scènes est parfaite : celle du discours au chef de police. Catherine Cayret est une débutante assez plaisante, elle joue bien les scènes de l'interrogatoire. Gaston Modot est impressionnant dans un rôle



Quoique l'on puisse en penser, Mireille Balin n'est pas l'enjeu de la rivalité de Raymond Rouleau et Georges Rollin. Qui aura le Dernier Atout ?

muet. Clément Dubour possède un masque étonnant, mais il joue si peu ! Maurice Baquet a hérité d'une panne, il a pourtant une scène des plus réjouissantes avec Maxime Fabert (un bijoutier). De même, Edy Debray, autre bijoutier ahuri.

Pour nous résumer, si les dialogues de Pierre Bost ne sont pas de la meilleure veine, on peut par contre attendre avec grande confiance les prochaines réalisations de Jacques Becker qui sait faire « cinéma ».

Ch. F.



SAMEDI 12 DECEMBRE

A 17 h. 30 précises, en notre local 45, Rue Sainte

ASSEMBLEE GENERALE ANNUELLE

En raison de l'importance des questions qui doivent être soulevées, et des décisions qui devront être prises, nous prions tous nos adhérents d'y assister ou de s'y faire représenter.

N'y seront admis que ceux de nos membres qui, s'étant mis à jour avant fin Novembre de leurs cotisations du dernier trimestre 1942, conformément aux appels lancés et quittances mises en circulation, sont considérés comme faisant toujours partie du Ciné-Club.

Une permanence continuera à se tenir le MERCREDI à 18 heures, à notre local 45, rue Sainte. Tous renseignements y seront fournis sur l'activité du Club, et les demandes d'adhésion reçues.

Notre dépliant 4 pages, contenant les statuts et résumant les buts et l'action passée du Ciné-Club, sera adressé gracieusement à toute personne nous en faisant la demande.

En vous abonnant à
LA REVUE DE L'ECRAN
vous bénéficierez d'une réduction de 50 % sur le montant de vos cotisations trimestrielles au
CINE-CLUB

« Les Amis de la Revue de l'Ecran »
(Voir conditions en page 8)



J. U. à Gartin. — Il n'existe certainement pas de registre de tous les films tournés depuis le début du cinéma, mais notre confrère *Le Nouveau Film* a publié dans son numéro d'octobre dernier une liste complète des films étrangers doublés en français, disponibles le 1^{er} octobre. Cette liste contient donc les indications qui vous intéressent. Vous pouvez recevoir ce numéro en envoyant un mandat de 95 francs au *Nouveau Film*, Villa « Les Clarettes », avenue de la Favorite, Cannes.

Simone de P. à Toulouse. — C'est Georges Marchal qui incarne ce personnage dans *Le lit à colonnes*. C'est également lui qui menait la bande des étudiants dans *Premier rendez-vous*. Nous ne pouvons pas vous fournir sa photo. Avec nos regrets.

M. D. D. à Toulouse. — Votre abonnement a été enregistré. Merci. Voici l'adresse que vous demandez : Yvan Noé, France Productions, 2, Bd Victor-Hugo, Nice.

Jeanne D. à Marseille. — Votre remarque au sujet de *La Comédie du Bonheur* est pertinente, mais que voulez-vous, ce sont là des questions que l'on peut poser au sujet de n'importe quel film, de n'importe quel pièce ou roman. Les personnages fictifs ont la psychologie que les auteurs veulent bien leur prêter.

Jean C. à Grenoble. — Votre abonnement prend fin le 10 décembre, il a été renouvelé selon vos instructions. On n'a pas encore publié la liste des films antérieurs à 1937 dont la programmation sera prolongée au-delà de janvier 1943. Dès qu'elle sera connue, nous la publierons.

Jean F. à Tain-l'Hermitage. — Votre abonnement a été enregistré. Voici les films de Robert Lyden : *Port de Carotte*, *Le Petit Roi*, *L'Homme au Jour*, *Sans Famille*, *Le Petit Chose*. La belle équipe. *Education de Prince*, *La vie est magnifique*, *Espoirs et Cap au Large*.

le quart PESTRIN

(Eau Pétillante)

dans tous les Cafés

Lucienne D. à Courand. — Max Michel n'est pas marié. L'autre acteur non plus. Nous ne donnons jamais l'âge des artistes. C'est un principe. Pour les cartes postales, il faut nous envoyer un virement postal, ou un mandat-chèque au nom de A. de Masini, C. C. 45662 Marseille.

Henry C. à Toulon. — Vous désirez des renseignements sur Louise Carletti et Micheline Presle ? Mais nous avons publié des articles et des échos sur ces deux artistes dans de très nombreux numéros. Revoyez la collection. En tout cas, voyez les détails qui vous intéressent particulièrement. Louise Carletti a débuté dans *Les Gens du Voyage* de Jacques Leyder et Micheline Presle qui son premier vrai rôle dans *Jeunes filles en détresse* de G. W. Pabst. Pour ce qui est de votre dernière demande, vous pourriez écrire à M. Géo Beuf, 51 bis, rue de la République, à Toulon.

Jean S. à Castelsarrasin. — Il ne nous est guère possible de publier les « papiers » que vous avez bien voulu nous soumettre et servir votre « appel » qui relève du domaine de l'utopie. Mille regrets. Nous vous avons retourné vos articles.

CHIRURGIEN-DENTISTE

8, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 8 heures
Travaux Or, Acier, Vulcanite
Assurances Sociales



Un visage impressionnant de Sorlilège Exotique, un beau documentaire qui nous fera bientôt faire le tour du monde.

Les Programmes à Marseille

SALLES RECOMMANDÉES

Alcazar, 42, Cours Belzunce. — Au Pays du Soleil.
Cama, 112, La Canebière. — Titin des Martigues.
Capitole, 134, La Canebière. — Les Inconnus dans la Maison.
Central, 90, Rue d'Aubagne. — Le Patriote.
Cinévog, 36, La Canebière. — Roses Écarlates.
Club, 112, La Canebière. — L'Enfer des Anges.
Comœdia, 60, Rue de Rome. — Angèle.
Lacydon, 12, Quai du Port. — Prison sans Barreaux.
Madeleine, 36, Avenue Foch. — Mam'zelle Bonaparte.
Majestic, 57, Rue St-Ferréol. — Annette et la Dame Blonde.
Noailles, 39, Rue de l'Arbre. — Le Président Krüger.
Pucciac, 36, La Canebière. — Quadrille.
Royal, 31, Rue Saint-Ferréol. — Promesse à l'Inconnue.
Roxy, 32, Rue Tapis-Vert. — Police Mondaine.
Studio, 112, La Canebière. — Annette et la Dame Blonde.



Notre confrère Robert Bré nous prie de préciser que l'écho concernant *Destin* auquel nous faisons allusion dans notre rubrique du 26 novembre, n'était pas de lui, mais d'un de ses collaborateurs, détail que nous ne pouvions connaître puisque l'écho était signé du nom de Robert Bré. Notre confrère ajoute que lui n'aurait pas fait l'erreur d'écrire que l'on parle l'espagnol au Brésil, car il connaît l'espagnol, l'anglais, l'américain et même le slang. Dont acte.

Dans *Dimanche Illustré*, ce passage d'un petit article sur Micheline Presle et Louis Jourdan : « Je l'aime ! Micheline Presle l'a dit, courbée sur le bras de Tino Rossi. Elle l'a répété contre l'épaule de Fernand Gravey, puis les mains au

cou de Raymond Rouleau ». Pourquoi pas de l'auteur de *L'Alerte* ? Puisque jamais, au grand jamais, Micheline Presle n'a joué avec Raymond Rouleau !

En parlant d'un prochain film, Robert Bré écrit dans *L'Alerte* : « La mariée ? Jacqueline Laurent, une « découverte » de Jean de Limur qui la remarqua dans *L'Homme qui joue avec le feu* ».

Drôle de « découverte » en vérité ! Nous avions vaguement entendu parler d'une Jacqueline Laurent qui joue depuis plusieurs années et qui est même allée en Amérique. Quant au fait que Jean de Limur la « remarqua » dans *L'Homme qui joue avec le feu*, rien de plus facile, en effet, puisque c'est précisément Jean de Limur qui a réalisé ce film !

Radio National a publié un gros titre qui a dû pas mal étonner les habitués du cinéma : « En écoutant les voix de sa terre savoyarde, ANDRÉ LUGUET, Mozart paysan, a composé un opéra comique ».

Le charmant comédien serait-il devenu du même coup Savoyard et compositeur ? Simple erreur de prénom. Il s'agit, en effet, du musicien-paysan Ernest Luguet dont on a récemment présenté l'opéra *Antée* avec un gros succès. Ernest Luguet fera peut-être du cinéma en tant que compositeur, mais son homonyme ne doit guère s'occuper de musique !

Cine-Suisse a publié une page de photographies de cow-boys de cinéma. C'est William S. Hart qu'il appelle « le premier cow-boy du cinéma ». Erreur. Le créateur de Rio-Jim a certainement été celui qui eut le plus de caractère, mais il fut loin d'être le premier. Ce titre revient — il est facile de s'en rendre compte en relisant les ouvrages de Robert Florey — à Art Acord qui fut non seulement le premier cow-boy de l'écran, mais aussi la première vedette, chronologiquement parlant.

Le Gérant : A. DE MASINI
IMPR. MISTRAL - CAVAILLO